

dans Moscou une bruyante mêlée où l'on en vint aux mains.

AFFAIRE MATVEZEF

Peu de jours après, c'est-à-dire le 17 avril, le recteur de l'université de Kiev, Matvezef, fut victime d'une agression sur l'escalier du palais universitaire. Assailli de plusieurs côtés à la fois, il recevait sur la tête un coup violent, qu'on supposa porté avec une pierre, et tombait sans connaissance. Les auteurs de ce nouvel attentat purent s'enfuir.

AFFAIRE HEYKING

Puis eut lieu, toujours à Kiev, l'assassinat de l'officier de gendarmerie Heyking. Cet autre attentat se produisit aussi dans l'une des rues les plus fréquentées, au beau milieu de la foule, tout près d'un poste de police. Cette fois, l'arme ne fut plus le pistolet, mais le ploignard. Un ouvrier qui voulut arrêter l'assassin reçut un coup de pistolet et resta étendu mort sur la place. Heyking mourut le lendemain au milieu d'atroces douleurs. On ne découvrit point les traces de l'assassin ; mais les journaux clandestins des nihilistes russes entonnèrent un hosanna parce que le chef de la gendarmerie avait été frappé, "justicié," en exécution de la sentence d'un "Comité exécutif."

AFFAIRE MESENTZEF

Le 16 août suivant, à Saint-Petersbourg, le général Mesentzef, chef de la troisième section de la chancellerie de l'empire (police secrète s'étendant à toute la Russie), tomba aussi victime des nihilistes. Il avait reçu quelques jours auparavant sa "sentence de mort." Il fut assailli par trois hommes, et mortellement blessé d'un coup de poignard. Le général Mesentzef avait l'habitude de faire tous les matins un tour de promenade en compagnie de son ami le lieutenant colonel Makarof. Ce matin-là, à neuf heures, dans les environs de la place Michel, à Saint-Petersbourg, ils furent accostés par deux hommes bien vêtus qui pouvaient avoir de vingt-cinq à trente ans. L'un d'eux frappa le général Mesentzef d'un coup de poignard au flanc gauche un peu au-dessous du cœur ; l'autre tira un coup de pistolet au colonel Makarof, mais sans l'atteindre. Les auteurs de ces deux attentats montèrent ensuite dans une voiture attelée d'un beau cheval élégamment harnaché, et qui les attendait à quelques pas de là ; le cheval partit rapide comme la foudre. Le chef de la police de l'empire mourut à cinq heures du soir.

Cet assassinat produisit en Russie une grande commotion, parce que le général Mesentzef, loin d'être un tyran, était au contraire très humain. Il était évident qu'on avait voulu surtout, en tuant cet homme, faire une violente protestation contre l'institution qu'il représentait. Il était évident aussi que l'assassinat faisait désormais partie du programme des révolutionnaires ; et était considéré par eux comme l'un des moyens ordinaires à employer pour arriver à leurs fins. Il en résultait, en outre, que les révolutionnaires disposaient aussi de fortes sommes d'argent, puisqu'ils accomplissaient leurs attentats avec tant de promptitude et sans rien négliger pour réussir ; quelque dépense que cela pût nécessiter. Cet assemblage de circonstances donna à la mort du chef de la troisième section un caractère romanesque qui épouvantait les timides et satisfaisait la foule de ces amateurs de tragédies mystérieuses que la lecture des romans "dramatiques" ont multipliés dans toute l'Europe.

Le journal clandestin des nihilistes, *Terre et Liberté*, vanta cet assassinat, "La mesure était à son comble, et nous l'avions averti !" lisait-on dans cette feuille ; laquelle ajoutait que "l'exécution de la sentence avait coûté au parti six mille roubles." Si les nihilistes n'avaient voulu que jeter l'épouvante, ils y avaient réussi.

AFFAIRE KRAPOTKINE

Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il se produisît de nouveaux attentats ; et l'on espérait que les révolutionnaires, en pré-

sence de la réprobation générale soulevée par leurs actes, avaient changé de système et renoncé à répandre de nouveau le sang. Cette espérance fut trompée. Le "comité exécutif" de la révolution sociale prononça une nouvelle "sentence de mort" ; et dans la nuit du 21 au 22 février 1879, entre onze heures du soir et minuit, le prince Krapotkine, gouverneur de Khar-kof, ville depuis longtemps troublée par des agitations parmi les étudiants, fut tué. Au moment où, sortant d'un bal, il retournait chez lui en voiture, un homme masqué tira sur lui des coups de pistolet et prit la fuite. Cette fois aussi, le coupable resta inconnu. Le prince mourut le lendemain ; et sur tous les murs des grandes villes de Russie on lut sa "sentence de mort," affichée par des mains mystérieuses : "Cette punition nous a coûté aussi à peu près six mille roubles," dit à ce sujet la feuille déjà citée, organe du nihilisme : *Terre et Liberté*. On remarqua dans cette occasion ce fait curieux ; le frère aîné du gouverneur tué, le prince Michel, appartient au parti nihiliste ; c'est un des agents les plus actifs de la révolution sociale ; il dirige à Genève, depuis trois ans, le journal socialiste *Nabat* (le Tocsin.) Quel immense abîme entre les deux frères ! ils appartenaient tous les deux aux deux camps extrêmes, ennemis irréconciliables l'un de l'autre, qui se partagent la société russe. L'un était révolutionnaire, l'autre fonctionnaire : deux organisations antagonistes qui se sont juré une guerre éternelle. La politique a brisé les liens du sang dans la famille Krapotkine, le frère ne reconnaît plus son frère !

AFFAIRE KNOOP

Après l'assassinat de Krapotkine, les meurtres mystérieux continuèrent et devinrent plus fréquents. Le 7 mars dernier (1879), à Odessa, le colonel de gendarmerie Knoop fut tué par une main inconnue. Son cadavre fut trouvé dans son habitation ; près de lui, il y avait l'écrit suivant : "Par ordre du comité exécutif révolutionnaire, il doit en être et il en sera fait ainsi de tous les tyrans et de leurs complices."

Dans la même ville, l'étudiant Zaleski, âgé de 17 ans, fut tué en passant dans la rue ; peut-être parce qu'il n'avait pas voulu faire partie de la société secrète des nihilistes.

AFFAIRE DRENTTELN

Le 25 du mois de mars, avait eu lieu à Saint-Petersbourg un autre attentat qui, cette fois échoua. Il avait été dirigé contre le général Drenteln, successeur, comme chef de la troisième section ou haute police, du général Mesentzef, assassiné dans les conditions que nous avons relatées ci-dessus. Le général Drenteln se promenait en voiture dans le Jardin d'Été, quand un cavalier passa près de lui ; cet homme lui tira un coup de pistolet et disparut comme une flèche. Heureusement pour le général, la balle ne fit que briser les glaces de la voiture. Drenteln fut donc sauvé ; mais un manifeste affiché pendant la nuit sur les murs de la ville l'avertit que lui et Sourof, préfet de Saint-Petersbourg, étaient inscrits sur la liste de proscription et seraient bientôt frappés par la vengeance révolutionnaire. "Cette liste, disait le manifeste, comprend cent quatre-vingts personnes."

AFFAIRE GARTKOF

Le 5 avril, les nihilistes attentèrent à la vie du gouverneur de Kiev, le comte Garkof. Vers les trois heures de l'après-midi, sur l'une des grandes voies les plus fréquentées de la ville, on lui tira de la fenêtre d'un libraire, un coup de pistolet. Le général ne fut pas atteint et passa sain et sauf. L'assassin tenta de s'enfuir en voiture, comme cela avait si bien réussi à d'autres ; mais il fut arrêté par un paysan. Jusqu'à présent on ne lui a pas fait de procès.

AFFAIRE PIETROVSKI

Le 10 du même mois, à Arkangel, sur la mer Blanche, le "maître de police" Pietrovski fut poignardé dans sa propre habitation. Au manche du poignard, qu'on avait laissé dans la blessure, était

fixé un petit papier sur lequel on lisait ceci : "Tu étais Polonais ; mais pour les Polonais ici exilés tu étais pire que tous les bourreaux russes ! Meurs, chien ! car tu n'est pas digne de vivre au milieu des hommes.—Signé : Le comité exécutif." Cette fois encore, on ne découvrit aucune trace de l'assassin.

ATTENTAT CONTRE LE CZAR

Enfin, le 14 avril, eut lieu l'attentat de Solovief contre le czar Alexandre II. Près du Palais d'Hiver et presque devant la porte de l'état-major du corps de la garde, l'empereur, qui faisait à pied sa promenade habituelle, fut assailli par un homme qui, à quelques pas de distance, tira sur lui deux coups d'un revolver de fort calibre, mais sans le toucher. Un troisième coup fut dévié par l'intervention du capitaine de gendarmerie Roch, qui asséna sur le dos de l'agresseur un si violent coup de sabre, que son arme en fut tordue. L'assassin vacilla mais ne tomba pas, et fit feu pour la quatrième fois sur l'empereur ; mais au lieu de blesser Alexandre, la balle alla frapper à la joue un garde du palais. Un cinquième coup partit et se perdit dans la foule. Bientôt le coupable fut entouré ; on lui arracha le revolver des mains et on s'assura de sa personne.

Conduit à la chancellerie de la préfecture de Saint-Petersbourg, il dit d'abord se nommer Sokolof et être employé surnuméraire au ministère des finances. A peine fut-il entré dans la chancellerie, qu'il fut pris de vomissements violents, lesquels durèrent une demi-heure. On le fouilla ; et l'on trouva sur lui, fixée à son flanc avec de la cire, une sorte de pilule qui contenait une poudre blanche cristalline. Cette circonstance, jointe aux vomissements et à la dilatation des pupilles, fit supposer que l'assassin s'était empoisonné. On prit toutes les mesures nécessaires pour déterminer la nature du poison ; et des médecins lui prodiguèrent leurs soins. L'analyse chimique du contenu de la pilule et des liquides vomis par le prisonnier révéla : que la première contenait du cyanure de potassium ; et que cette substance se trouvait aussi dans les matières rejetées par le vomissement.

Une fois rétabli, le coupable, interrogé, déclara que son vrai nom était Alexandre Solovief, secrétaire de collège (1) en retraite, âgé de trente-trois ans, fils d'un greffier de collège habitant à Saint-Petersbourg, dans le palais de la grande-duchesse Katerina Mikhaïlovna ; palais connu sous le nom de Kamennoi-Ostroff (île de Pierre). Pour montrer sous tous ses aspects le nihilisme et lui donner tout son coloris, il faut parler maintenant de l'apologie de l'assassinat politique : apologie que la littérature révolutionnaire russe n'hésite pas à faire, ainsi qu'on va le voir.

Il me suffira de citer les extraits suivants de l'article publié dans le numéro du 25 avril dernier de la feuille clandestine *Terre et Liberté*, et intitulé : *Importance de l'assassinat politique*.

L'assassinat politique est un acte de vengeance régulière, de représailles.

C'est seulement par lui, c'est seulement quand les conjurés politiques survivants répondent par l'assassinat à la destruction systématique de leurs coreligionnaires, que le parti révolutionnaire peut exister et affirmer son indépendance. C'est seulement en vengeant la mort de leurs associés que les membres du parti révolutionnaire peuvent devenir une force bien sondée, compacte et efficace. C'est seulement en versant le sang pour une bonne cause que nous pouvons nous élever jusqu'à cette moralité suprême de laquelle, seule, la liberté peut surgir. C'est seulement en nous montrant prompts à tuer et à mourir, que nous pouvons espérer d'entraîner derrière nous les masses.

A présent que cette arme formidable : l'assassinat sûr, systématique, s'ajoute au secret, au mystère, la conspiration devient un pouvoir dans l'Etat : pouvoir redoutable pour ses ennemis, qui ne savent jamais quand et où ils seront frappés, qui ignorent le lieu et l'heure où ils recevront leur récompense. Il est enfin venu, le temps où l'assassinat doit compter parmi les forces motrices politiques de l'époque. La mystérieuse puissance souterraine qui brandit notre poignard a irrévocablement décidé qu'elle cite-

(1) Dans la hiérarchie du *chin*, le grade de "secrétaire de collège" équivaut à celui de capitaine en second dans la hiérarchie militaire.

rait à son tribunal tous les coupables puissants, haut placés, qui ont joui pendant si longtemps des bénéfices de leur iniquité.

Nous n'avons encore fait que commencer à frapper quelques coups ; et déjà tous sentent trembler la terre sous leurs pieds, ils regardent avec épouvante l'abîme s'ouvrir à leurs yeux effarés. Contre qui peuvent-ils lutter ? Contre qui doivent-ils se défendre ? Qu'est-ce que doit détruire leur aveugle et impitoyable vengeance ? Un million de baïonnettes, maniées par un million d'esclaves, sont là prêtes à obéir à l'ordre qui leur seront donné, quel qu'il soit. Que la parole de commandement se fasse entendre, et ces soldats tueront à droite et à gauche, sans même penser que ce sont des frères qui périssent sous leurs coups. Mais contre qui, à l'heure qu'il est, les ordres peuvent-ils diriger cette force terrible, dressée par la corruption et la tyrannie des siècles ? Il n'y a aucun ennemi en vue. Il n'y a rien qui indique d'où le coup vengeur est parti, et où se cache la main qui a frappé. Cette main, à peine s'est-elle montrée qu'elle disparaît, ne laissant d'autre trace qu'un cadavre et le silence de la mort.

La répétition habituelle de ce phénomène : l'assassinat politique mystérieux, commence à convaincre nos ennemis que le moment de rendre des comptes est venu ; et que, si formidable que soit la puissance qui les protège, ils disparaîtront vite de la terre. L'assassinat, que des corps d'armée tout entiers ne peuvent empêcher, qui ne peut être prévenu par des légions d'espions, si habiles, si subtils, si rusés qu'ils soient : voilà le MOYEN SUPRÊME des amis de la liberté.

Le nihilisme sanguinaire est dirigé par une petite congrégation mystérieuse qui a pris un nom célèbre dans les révolutions latines : celui de "Comité exécutif." Ce comité est un vrai tribunal secret, une nouvelle Sainte Vehme. Il juge, condamne et fait exécuter des sentences dans le plus impénétrable mystère. Ce comité se considère évidemment comme un tribunal constitué et légal. Les termes mêmes dont il se sert démontrent qu'il croit remplir une tâche. Pour définir les assassinats qu'il fait commettre, il emploie le verbe *kaznit*, qui signifie non pas seulement tuer, mais punir de mort en vertu d'un jugement régulier : justicier. Les assassins sont appelés *kazniteli*, c'est-à-dire exécuteurs d'arrêts de justice ; chaque meurtre est qualifié *kuzn*, c'est-à-dire châtimeur, supplice ordonné par la loi. Il juge, en premier lieu les espions du parti et les traîtres de la cause : c'est-à-dire les gouverneurs, les préfets de police, les procureurs de la couronne, les recteurs de l'Université, les gendarmes, etc. ; tous ces gens-là sont condamnés sans être entendus, "et pour eux, il n'y a plus d'espérance."

J.-B. ARNAUDO.

VARIÉTÉS

ÉPIGRAMME À MA FEMME.

Ci-git ma femme ; oh ! qu'elle est bien.
Pour son repos et pour le mien.

JAQ. LARENS.

* *

LE COURAGE.

Certain gascon vantait son grand courage,
Lorsqu'à l'instant recevant un outrage,
On le vit fuir. "Eh monsieur le marquis :
Votre courage !—Il est aux pieds, sandis."

* *

Proverbes chinois :
—Un fils qui fait verser des larmes à sa mère,
peut seul les essuyer.

—Les bijoux sont la dernière chose qu'on achète et la première chose qu'on vend.

—Les plus bouchés ont de l'esprit pour deviner ce que veut dire un riche quand il parle ; les plus spirituels ne comprennent qu'à demi ce que dit un pauvre.

—Une femme laborieuse arrange sans cesse ses meubles ; un homme studieux dérange sans cesse ses livres.

—Lorsqu'on tombe, ce n'est pas le pied qui a tort.

Mme PARTINGTON DIT

Ne faites pas usage de ces préparations de charlatans, car ils sont préjudiciables au système humain ; mais mettez votre confiance dans les Amers de Houlblon, lesquels vous guériront de la débilité générale, de la constipation et de toutes les maladies chroniques. Ils ont sauvé Isaac d'une forte attaque de fièvre typhoïde. Ils sont le plus *unum* des remèdes.

DEUX ORGANES

Réglez premièrement l'estomac, secondement le foie, spécialement le premier, de façon à ce qu'ils remplissent leurs fonctions parfaitement et vous détourneront au moins dix-neuf cas sur vingt de tous les maux auxquels l'humanité est sujette dans ce climat-ci ou tout autre. Les Amers de Houlblon est la seule chose qui donnera à ces deux organes leur état naturel de santé.